



HAL
open science

Les Poètes du Parnasse et la Bretagne II - Brest et sa région

Yann Mortelette

► **To cite this version:**

Yann Mortelette. Les Poètes du Parnasse et la Bretagne II - Brest et sa région. Hopala!, 2010, 33, pp.47-57. hal-04059610

HAL Id: hal-04059610

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04059610>

Submitted on 5 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Poètes du Parnasse et la Bretagne

II. – Brest et sa région

Les Parnassiens n'ont pas limité leur découverte de la Bretagne à Douarnenez ni même à la Cornouaille. En 1868, José-Maria de Heredia invite Leconte de Lisle et sa femme à venir passer l'été à Parc-an-Coat, dans le manoir qu'il a loué sur la rive droite de l'Élorn, un peu en amont de la Pyrotechnie Saint-Nicolas, sur la commune de Guipavas. Dans une lettre à sa mère, qui se trouvait alors à Cuba, il associe le souvenir de son île natale au paysage breton qu'il a sous les yeux et aux poèmes qu'il a dans l'esprit :

Le temps ici a été véritablement *cubano*. Pas une goutte d'eau pendant deux mois et un soleil splendide. [...] Je profite de mon séjour ici pour avancer mon travail [...]. Je t'envoie un sonnet sur les Conquérants qui te fera plaisir. La fin est de toi qui aimais tant les étoiles quand je n'étais encore qu'une petite âme. Nous avons eu ici des soirées admirables où j'ai bien songé à toi. Le ciel était splendide ; la Voie lactée faisait une immense traînée de lait... Et dire que ce sont des milliers de soleils ! Puis, Vénus rouge et resplendissante montait au-dessus de Plougastel, annonçant la lune qui détachait son orbe énorme à l'horizon et s'élevait, faisant immédiatement pâlir les étoiles¹.

C'est donc en contemplant les nuits étoilées de Plougastel que Heredia a conçu « Les Conquérants », son sonnet le plus célèbre, qui montre les aventuriers de la Renaissance « penchés à l'avant des blanches caravelles » et regardant « monter en un ciel ignoré / Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles ». Une fois de plus, la Bretagne l'invite au voyage vers le Nouveau Monde, qui est le monde ancien de son enfance et de ses ancêtres.

Leconte de Lisle n'est pas non plus étranger aux rêveries interstellaires de Heredia à Parc-an-Coat :

M. de Lisle et moi, nous nous promenions jusqu'à minuit, lui, m'expliquant l'admirable système de la mécanique céleste [...]; moi, l'écoutant avec admiration, frissonnant à la vue de la lune, planète morte où les télescopes ne voient que des rochers volcaniques et qui ne nous présente jamais qu'une face. Qu'il y a-t-il de l'autre côté ? La nuit éternelle et l'horreur² ?

À ce changement de style et de ton, on reconnaît la marque de l'auteur des *Poèmes barbares* : « la lune, planète morte³ », a remplacé « Vénus rouge et resplendissante » ; et le temps « *cubano* » s'est évanoui dans « la nuit éternelle et l'horreur ».

Le pessimisme noir de Leconte de Lisle a teinté de tristesse sa vision de la Bretagne. Lui aussi connaissait bien cette région. Sa famille était de Pleine-Fougères, en Ille-et-Vilaine. Son père venait de Dinan. Cet ancien chirurgien militaire s'était installé comme planteur à

¹ Lettre de Heredia à sa mère, 12 août 1868 ; Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5684, chemise 2.

² *Ibid.*

³ Cf. Leconte de Lisle, « Les Clairs de lune (I) », *Poèmes barbares* (1862).

l'île Bourbon, où le poète naquit en 1818. Après un premier séjour en France, à Dinan puis à Nantes, entre quatre et quatorze ans, Leconte de Lisle revint seul en 1837 pour passer son baccalauréat. Louis Tiercelin a longuement retracé cette période décisive dans son livre *Bretons de lettres*⁴. Leconte de Lisle fut un élève rebelle, dissipé, aux opinions politiques radicalement républicaines, ce qui donna du fil à retordre à son oncle, chargé de son éducation et adjoint au maire de Dinan. En 1838, il passe – avec difficultés – son baccalauréat ès lettres à Rennes ; puis il traîne en longueur des études de droit. Car il a d'autres préoccupations. Pendant l'été de 1838, il parcourt la Bretagne avec un groupe de peintres, dont le paysagiste Théodore Rousseau. Il suit également les cours de la nouvelle Faculté des Lettres de Rennes, qui ouvre ses portes le 1^{er} décembre 1838. Surtout, il se lie avec les milieux littéraires. En 1840, il fonde avec quelques amis une revue catholique, *La Variété*. Chateaubriand leur envoie une lettre d'encouragement où perce l'amertume : « Pour écrire avec succès, il faut avoir la foi, et je n'en ai plus aucune dans la société. Tous mes vœux seront pour votre Revue littéraire. »

Leconte de Lisle décide alors d'associer sa vocation naissante d'écrivain à son envie de révolte contre la société. Il tente en vain de créer une revue théâtrale, *Le Sifflet*. À la place il lance un journal satirique, *Le Scorpion*. Mais l'imprimeur se dérobe : il craint les représailles. Aussitôt Leconte de Lisle lui intente un procès. Son oncle est scandalisé ; son père lui coupe les vivres. Le réfractaire doit se rembarquer pour l'île Bourbon en 1843. Entre-temps il a composé ses premiers poèmes, parmi lesquels un vif éloge du catholicisme de Lamennais ainsi qu'un hommage à la « rude beauté » de la « sévère Bretagne »⁵.

Leconte de Lisle perdra la foi, mais il conservera son attachement pour une région à l'image de son idéal poétique, fait de force et de beauté. Sa Bretagne a la couleur sombre de son âme. Il n'y voit pas, comme Heredia, un succédané des Tropiques. Il y projette son nihilisme désabusé. La Bretagne flatte son romantisme de la violence. Dans une lettre de 1877, il livre à Heredia ses impressions sur son séjour à Saint-Énogat, près de Dinard :

Par les riches couchers de soleil, c'est splendide et merveilleux, et, par les nuits sombres, quand la mer est haute et gronde, quand on ne voit plus que les éraflures livides ou sanglantes que les phares envoient du large à la côte, je ne sais rien de plus lugubre et de plus magnifique⁶.

La même atmosphère se retrouve dans l'un des *Poèmes barbares*, « Le Jugement de Komor », dont l'action se déroule en Cornouaille, dans un paysage de mort qui ressemble à la baie des Trépassés :

La lune sous la nue errait en mornes flammes,
Et la tour de Komor, du Jarle de Kemper,
Droite et ferme, montait dans l'écume des lames.

Sous le fouet redoublé des rafales d'hiver
La tour du vieux Komor dressait sa masse haute,
Telle qu'un cormoran qui regarde la mer.

Un grondement immense enveloppait la côte.
Sur les flots palpitaient, blêmes, de toutes parts,

⁴ Louis Tiercelin, « Leconte de Lisle étudiant (1837-1843) », *Bretons de lettres*, Paris, Champion, 1905, p. 3-139.

⁵ « À M. F. Lamennais » et « *Ta sévère Bretagne, à l'héroïque histoire...* », *Œuvres de Leconte de Lisle*, t. IV : *Œuvres diverses*, éd. Edgard Pich, Paris, Les Belles Lettres, 1978, p. 91-92 et 123-124.

⁶ Lettre de Leconte de Lisle à Heredia, 19 septembre 1877 ; Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5688, f. 171.

Les âmes des noyés qui moururent en faute.

Et la grêle tintait contre les noirs remparts,
Et le vent secouait la herse aux lourdes chaînes,
Et tordait les grands houx sur les talus épars.

Dans les fourrés craquaient les rameaux morts des chênes,
Tandis que par instants un maigre carnassier
Hurlait lugubrement sur les dunes prochaines.

C'est dans ce cadre inquiétant qu'apparaît Tiphaine, la jeune épouse de Komor :

Une femme, à pas lents, très belle, aux tresses blondes,
De blanc vêtue, aux yeux calmes, tristes et doux,
Entra, se détachant des ténèbres profondes.

Elle vit, sans trembler ni fléchir les genoux,
Le crucifix, le bloc, le fer hors de la gaine,
Et, muette, se tint devant le vieil époux.

Lui, plus pâle, frémit, plein d'amour et de haine,
L'enveloppa longtemps d'un regard sans merci,
Puis dit d'une voix sourde : – Il faut mourir, Tiphaine.

Mais « Tiphaine est déjà morte » : Komor a tué son amant. Elle rétorque à son mari :

– Frappe. Je l'aime encor : ta haine est légitime.
Certes, je l'aimerai dans mon éternité !
Dieu m'ait en sa merci ! Pour toi, prends ta victime.

La mort barbare de l'aimable Tiphaine est suivie du suicide non moins barbare de l'inflexible Komor. Ce drame passionnel s'inspire d'une légende trégorroise racontée par Émile Souvestre dans *Le Foyer breton* en 1845 ; mais c'est aussi une transposition de la liaison que Leconte de Lisle entretenait avec la femme d'un de ses amis, M^{me} Jobbé-Duval, à qui il ne pardonna jamais de n'avoir pas voulu se suicider avec lui afin de garder à leur amour toute sa pureté. La Bretagne de Leconte de Lisle, cette région aux paysages tragiques, exaltant un romantisme de la dureté et de la violence, n'est que l'envers d'une âme tendre qui s'est sentie trahie.

À Parc-an-Coat, Heredia et Leconte de Lisle eurent pour voisine Léocadie Penquer, la « Muse brestoise », qui séjournait alors chez sa cousine à Kergleuz. Elle était l'épouse du docteur Auguste Penquer, maire de Brest de 1871 à 1880 et président du conseil départemental de 1881 à 1882. À Douarnenez, Heredia s'était lié avec le gendre de M^{me} Penquer, l'officier de marine Jules Caubet, futur commandant de l'École navale et futur contre-amiral. C'est chez cet ami qu'il la rencontra pour la première fois, en août 1866. Elle lui offrit un exemplaire de ses *Révélations poétiques*, qui révèlent surtout une forte influence de Hugo et de Lamartine. Les Parnassiens lui firent une place dans le deuxième *Parnasse contemporain*, auquel elle donna, en mai 1870, un long poème, « Le Paradis retrouvé », évocation ingénue de la découverte de l'amour charnel par Adam et Ève, après leur bannissement du jardin d'Éden.

Entre Kergleuz et Parc-an-Coat, les relations étaient fort cordiales. La petite-fille de M^{me} Penquer a rappelé l'atmosphère de ces réunions au bord de l'Élorn :

L'incomparable séducteur qu'était José-Maria entonnait de sa belle voix chaude une chanson créole. Tous applaudissaient et reprenaient, électrisés, le chœur naïf des esclaves jouant parmi les cocotiers⁷.

Elle ajoute que seul Leconte de Lisle ne se mêlait pas à cette exaltation, préférant plonger dans la rivière, où, « tel un requin, il nageait entre deux eaux⁸ ».

Les Penquer habitaient à Brest 16 rue du Château. Ils ne manquèrent pas d'y inviter les Heredia. Voici le récit d'une de ces visites dans une lettre de Heredia à sa mère :

Nous avons, il y a quelques jours, fait chez [les Penquer] un excellent déjeuner et nous avons employé notre après-midi à visiter le port de Brest, dans un superbe canot à quatorze rameurs du Commandement de la Division navale. Nous avons visité le monitor l'*Onondaga*, [...] puis les canots de plaisance, tout dorés, de l'Empereur. Je crois bien que ce sont les mêmes que ceux de Louis-Philippe. Et la grande scierie à vapeur et la fonderie des canons. Ce sont de véritables enfers où d'innombrables ouvriers noirs comme des diables travaillent au milieu d'un fracas et d'un grincement effroyables⁹.

Même impression chez François Coppée, qui découvre Brest douze ans plus tard, lors d'un voyage en Bretagne qu'il retrace en feuilletons dans la presse :

C'est le soir qu'il faut arriver à Brest, c'est avec la tristesse de la nuit tombante qu'il faut entrer dans la sombre ville de guerre. Par la portière de la voiture prise à la gare, on voit de tous les côtés se dresser de sévères profils de remparts ; puis les sabots des chevaux résonnent sur le plancher d'un pont-levis, l'on passe sous une porte basse et l'on pénètre dans des rues étroites, mal éclairées, aux noires et hautes maisons, dans de vraies rues de place forte qu'emplit tout un fourmillement de marins et de soldats, et où soudain éclate, au fond des ténèbres, la retraite sonnée par une furieuse fanfare de clairons. C'est avec cette sensation farouche que je suis entré dans la ville de Brest, une des œuvres les plus robustes de [...] Colbert et Vauban.

Le lendemain de l'arrivée, s'il ne pleut pas, – c'est, paraît-il, chose exceptionnelle à Brest, – vous pourrez, comme je l'ai fait, flâner sous les vieux arbres du cours Dajot, contempler l'admirable panorama de la rade, et surtout visiter le port et l'arsenal.

Grâce à l'obligeance courtoise du préfet maritime, à qui j'étais recommandé, j'ai fait cette promenade sur un superbe canot de l'État, à seize rameurs¹⁰, et accompagné d'un de ces jeunes officiers de marine qui ont à la fois la bonhomie du soldat, les connaissances du savant et les manières de l'homme du monde¹¹. [...] L'embarcation nous a conduits jusqu'au fond du port militaire et j'ai pu en admirer dans le menu toutes les merveilles. [...] Tantôt nous glissions auprès d'une énorme carcasse de frégate ou de brick, démantée, désarmée, montrant le vide de ses flancs par ses sabords ouverts, naguère l'orgueil de notre flotte [...] ; tantôt nous accostions devant la porte

⁷ Marie-Anna Willotte, *Ma grand'mère. Madame Auguste Penquer*, Brest, Imprimerie de la Presse libérale, [1937], p. 35. L'auteur semble influencée par *Le Séducteur* (1914), roman de Gérard d'Houville (*alias* Marie de Heredia), qui s'inspire de l'enfance de son père à Cuba.

⁸ *Ibid.*

⁹ Lettre de Heredia à sa mère, 12 juillet 1868 ; Bibliothèque de l'Institut de France, ms. 5684, chemise 2.

¹⁰ Celui de Heredia n'en comportait que quatorze. Grâce à son ami, Coppée a dû bénéficier de la recommandation du dr. Penquer, alors maire de Brest.

¹¹ Cet officier de marine, dont Coppée fait un éloge si pressant, est probablement Jules Caubet ou le commandant Alfred Burle, le fils que M^{me} Penquer eut de son premier mariage.

d'un solide édifice à la Louis XIV, et nous y parcourions des galeries éblouissantes de lames d'épées, de poignards et de sabres d'abordage [...]. Partout, sous les hangars comme dans les navires, bourdonnaient l'activité et le travail. [...] Au fond d'une forge, des enclumes tintaient ; des marteaux de charpentiers faisaient un bruit assourdissant dans les cales sonores ; et, là-bas, des vapeurs de goudrons montaient, légères et bleuâtres, sur la verdure et dans le ciel¹².

Cette description de Brest en 1880 ressemble à celle qu'en donne Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*, lorsqu'il évoque son arrivée dans cette ville en 1783 pour passer le concours de garde de la Marine¹³. Les deux écrivains sont stupéfiés par l'activité trépidante du port de guerre, et ils retiennent les mêmes détails – les coups de marteaux des charpentiers, les vapeurs de goudron –, comme si, un siècle après, la physionomie de Brest n'avait guère changé.

Né à Brest en 1851, Frédéric Plessis, le plus jeune poète de l'école parnassienne, a laissé un portrait intime de sa ville d'origine. Dans son ultime recueil, *La Couronne de lierre* (1921), il lui consacre un long poème ému, dont voici les premiers vers :

Sous les plus doux soleils qui réchauffent la France,
Par nos plus clairs étés, je crois sentir encor
L'ombre que projetaient jadis sur mon enfance
Les remparts de Vauban et la tour d'Azénor.

Vieux Brest, dure cité militaire et marine
Debout en sentinelle à l'extrême Occident !
Ton souffle froid que, jeune, aspira ma poitrine
Après un demi-siècle y demeure obsédant.

[...]

On dirait que ta brume en mon âme persiste
Quand, depuis nos adieux, un si long temps a fui ;
Et pour toujours ton ciel de rêve et ta mer triste
M'ont fait triste comme elle et rêveur comme lui¹⁴.

Resurgissent alors de sa mémoire certaines scènes de la vie quotidienne à Brest qui ont marqué son enfance :

J'ai, franchissant la grille et la voûte du bagne,
Vu de près les forçats par la chaîne accouplés.

Vêtus de jaune et rouge, avec leur face glabre,
Et les plus redoutés coiffés de bonnets verts,
Ils travaillaient muets, sous la crainte du sabre,
Dans le bruit des marteaux, au cliquetis des fers.

[...]

Du marché Pouliguen jusqu'au haut Recouvrance,

¹² François Coppée, *En Bretagne. Notes de voyage* [1880], La Rochelle, Rumeur des Âges, 1999, p. 47-50.

¹³ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre II, chapitre 8.

¹⁴ Frédéric Plessis, « Brest », v. 1-8 et 13-16, *La Couronne de lierre* (1921), nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Éditions de la *Revue des poètes*, 1937, p. 27-28.

Dans la Grand'rue en pente au pavage de grès,
Les marins en cols bleus et les troupiers garance
Par groupes s'attardaient au seuil des cabarets.

Et des femmes, le long des trottoirs, sur des chaises,
Vendaient le poisson frais ou la sardine au sel ;
Mais debout, à côté de leurs paniers de fraises,
Se tenaient, grands et blonds, les gars de Plougastel.

[...]

La mer, encore libre, en un rude murmure,
Venait battre le roc où s'étagait Port-Strein,
Tandis que, prolongeant sa ligne de verdure,
Le Cours d'Ajot régnait sur l'horizon marin¹⁵.

Éminent latiniste, Plessis occupa la chaire de poésie latine à la Sorbonne et enseigna à l'École normale, où il eut comme élève Auguste Dupouy. Son amour de la poésie antique ne pouvait manquer de le rapprocher du Parnasse. Il fréquenta d'abord l'helléniste Louis Ménard, ami de longue date de Leconte de Lisle et auteur des *Rêveries d'un païen mystique* ; puis Léon Dierx, dont il admirait les vers, l'introduisit dans le groupe. Très vite, Plessis devint l'ami de Heredia, qui l'initia aux subtilités de la versification parnassienne et relut ses premiers poèmes : leur correspondance révèle que certains de ses vers sont en fait de l'auteur des *Trophées*. Plessis se lia aussi avec Anatole France, qui lui dédia *Les Nocces corinthiennes* en 1876. Il participa au deuxième et au troisième *Parnasse contemporain*. En 1873, il rejoignit Heredia à Douarnenez et rencontra Lansyer. Dans son premier recueil, *La Lampe d'argile* (1886), il a rendu hommage à cet artiste au début d'un long poème rappelant le sonnet de Heredia « Un peintre » :

Vous avez peint la mer transparente et pourprée
Ou bien le sable humide avec un ciel brumeux ;
Vous avez peint, d'ajonc et de genêt dorée,
La falaise où le vent pousse un flot écumeux ;

La lumière filtrant sous les vertes feuillées,
Ou jouant dans la mare et dans les bruns varechs,
Les limpides reflets sur les plages mouillées
Les pailles d'or des rocs étincelants et secs.

Votre œuvre a son aimable et sévère harmonie,
Et la Bretagne y tient tout entière, unissant
La kymrique rudesse aux grâces d'Ausonie...
Un poète breton vous est reconnaissant¹⁶.

La section « Bretagne » de *La Lampe d'argile* contient huit autres poèmes, dont un sonnet irrégulier, dédié à Albert Mérat et décrivant le cimetière marin de Saint-Jean. Tout en faisant de la mort un nirvana à la façon de Leconte de Lisle, ce poème témoigne d'un scepticisme métaphysique qui annonce Paul Valéry :

Au-delà de Tréboul il faut gravir un peu,

¹⁵ *Ibid.*, v. 67-72, 81-88 et 93-96, p. 30-32.

¹⁶ Frédéric Plessis, « Douarnenez » (poème dédié « À Emmanuel Lansyer, / peintre et poète »), v. 1-12, *La Lampe d'argile* (1886), dans *Poésies complètes*, Paris, Albert Fontemoing, 1904, p. 39.

Puis descendre parmi l'ajonc et la bruyère
Pour découvrir le calme et riant cimetière,
Ses pins verts en bordure et sa croix au milieu.

Comme la pente est forte, on voit le golfe bleu
Aux troncs grêles et noirs faire un fond de lumière,
Et j'ai rêvé parfois, durant une heure entière,
Qu'il ferait bon dormir à jamais dans ce lieu.

Poète las du monde et de ses aventures,
Sur l'horreur du tombeau te voilà rassuré.
Goûte, dès à présent, la paix des sépultures ;

Et crois – si tu le veux – que le ciel azuré,
Les pins verts et le golfe aux teintes violettes
Bercent d'un songe en fleur le sommeil des squelettes¹⁷.

La Bretagne offre aussi aux Parnassiens une nature vierge qui satisfait leur goût de la solitude. Ces poètes soucieux de cacher leur douleur intérieure nourrissent en effet un sentiment de misanthropie protectrice, dont Frédéric Plessis se fait l'écho dans le sonnet « Bretagne », dédié à Auguste Dupouy :

Bretagne, ce que j'aime en toi, mon cher pays,
Ce n'est pas seulement la grâce avec la force,
Le sol âpre et les fleurs douces, la rude écorce
Des chênes et la molle épaisseur des taillis ;

Ni qu'au brusque tournant d'une côte sauvage,
S'ouvre un golfe où des pins se mirent dans l'azur,
Ou qu'un frais vallon vert, à midi même obscur,
Pende au versant d'un mont que le soleil ravage.

Ce n'est pas l'Atlantique et ton ciel tempéré,
Les chemins creux courant sous un talus doré,
Les vergers clos d'épine et qu'empourpre la pomme ;

C'est que, sur ta falaise ou ta grève souvent,
Déjà triste et blessé lorsque j'étais enfant,
J'ai passé tout un jour sans voir paraître un homme¹⁸.

Avant d'être recueilli dans *Vesper* en 1897, ce poème avait paru pour la première fois dans un volume collectif en 1889 : *Le Parnasse breton contemporain*. Cette anthologie de quatre-vingt-dix poètes, bretons d'origine ou de cœur, fut établie par Louis Tiercelin et Guy Ropartz sur le modèle du *Parnasse contemporain* parisien, afin de créer un vaste mouvement de renouveau de la culture bretonne. Publiée à la fois à Rennes et à Paris, chez Hyacinthe Caillière et chez Alphonse Lemerre, l'éditeur des Parnassiens, elle s'ouvre sur cinq poèmes de Leconte de Lisle. Parmi les autres contributeurs, classés par ordre alphabétique, on relève les noms d'Arthur de La Borderie, Gustave Geffroy, Anatole Le Braz, Charles Le Goffic,

¹⁷ Frédéric Plessis, « Le Cimetière de Saint-Jean » (poème dédié « À Albert Mérat »), *ibid.*, p. 38.

¹⁸ Frédéric Plessis, « Bretagne » (sonnet dédié « À Auguste Dupouy »), *Vesper*, Paris, Alphonse Lemerre, 1897 ; *Poésies complètes, op. cit.*, p. 214. Ce poème parut en préoriginale sous le titre « À la Bretagne » dans *Le Parnasse breton contemporain*, éd. Louis Tiercelin et Guy Ropartz, Rennes, Hyacinthe Caillière, et Paris, Alphonse Lemerre, 1889, p. 223.

Léocadie Penquer, Frédéric Plessis, Ary Renan, Hersart de La Villemarqué, sans oublier les deux organisateurs, Louis Tiercelin et Guy Ropartz. L'éclectisme du recueil ne cache pas une forte influence poétique du Parnasse. Tous les participants restent fidèles à la versification traditionnelle.

Le *Parnasse breton* compte quelques belles réussites d'auteurs oubliés, comme ce sonnet d'Hippolyte Durand, peignant le charme triste de la Bretagne :

Un pays nostalgique où croît la Fleur du Rêve !
Un sol troué de rocs, tel un pauvre en lambeaux,
Et des oiseaux de deuil, goélands ou corbeaux,
Qui vont en tournoyant s'abattre sur la grève.

De vastes horizons, sous un ciel gris et bas ;
Des landes et des bois qui sont couleur d'automne.
Le vent se lève et court sur la mer qui moutonne ;
Des barques partiront qui ne reviendront pas !

Et, surgissant de terre, un poème de pierre
Vit dans le granit bleu : des dolmens ceints de lierre,
Des donjons que l'on dit de fantômes hantés,

Des tours, des châteaux forts, des églises sans nombre
Et des cloîtres déserts où sommeillent à l'ombre
Les Reines et les Preux, dans des tombeaux sculptés¹⁹ !

La même année que le *Parnasse breton*, Emmanuel Lansyer révéla à la presse qu'il avait eu, lui aussi, le projet d'un livre collectif, dans lequel des poèmes de ses anciens camarades de Douarnenez – Heredia, Sully Prudhomme, Georges Lafenestre, Frédéric Plessis et Jules Breton notamment – auraient été illustrés de ses propres dessins²⁰. Mais il ne trouva pas d'éditeur, Alphonse Lemerre ayant sans doute hésité à s'engager dans un projet qui eût concurrencé *Le Parnasse breton contemporain*.

L'influence du Parnasse sur la poésie bretonne de la fin du XIX^e siècle fut importante, des *Asphodèles* de Louis Tiercelin en 1873 aux *Anciennetés* de Saint-Pol Roux en 1903. Elle s'exerça aussi sur quelques prosateurs, comme Anatole Le Braz. En 1899, Heredia facilita la publication en feuilletons du *Gardien du feu* dans le quotidien *Le Journal*, dont il était directeur littéraire. Le Braz lui avait présenté le cadre de son roman en ces termes : « C'est le Raz tragique, c'est la Pointe, avec ses grands hérissements de pierre, c'est toute cette nature hostile que vous avez décrite en des vers inoubliables²¹. » Depuis quelques années déjà, il fréquentait le salon littéraire de Heredia. Dans une très belle lettre, datée de Quimper le 6 avril 1894, il s'est souvenu avec émotion de sa première rencontre avec le poète :

¹⁹ Hippolyte Durand, « La Bretagne », *ibid.*, p. 54. Hippolyte Durand-Tahier (Saint-Nazaire, 1863-Paris, 1899), employé du ministère des Beaux-Arts et secrétaire de la Société nationale des Beaux-Arts de 1890 à sa mort, fut journaliste et poète, avant de s'intéresser à la peinture comme collectionneur et comme artiste. En 1897 et 1898, il exposa quelques-uns de ses tableaux sous le nom de Paul Froment. Il fut camarade de lycée et ami de Maxime Maufra. Vers 1891, il acquit une « sculpture-céramique » de Gauguin (une gourde en grès émaillé), conservée aujourd'hui au musée des Beaux-Arts de Quimper.

²⁰ Le projet de Lansyer est exposé en détail dans un article non signé du *Finistère* (« Études bretonnes », 10 avril 1889), qui espère qu'un éditeur breton le réalisera.

²¹ Lettre datée de Quimper, 26 juillet 1899, publiée en partie par Loïc de la Londe dans « Quelques lettres inédites d'Anatole Le Braz à José-Maria de Heredia », *Les Cahiers de l'Iroise*, t. VI, juillet-septembre 1959, p. 136.

Dans la rare élite des très grands et des très purs artistes, vous êtes le premier qu'il m'ait été donné d'approcher d'un peu près. Je me rappellerai toujours le trouble délicieux avec lequel je gravis l'escalier de la rue de Balzac, presque mené en laisse par l'ami Herold. Au fond de moi il y avait un barbare qui tremblait et qui, à chaque marche, voulait s'enfuir. Je me trouvais, je ne sais plus comment, en face de vous, et voilà que je n'eus plus peur. Vous êtes un conquistador d'âmes. Je fus pris dans votre charme si puissant et si simple. Il me sembla que je vous connaissais depuis des époques très anciennes, antérieures à la vie moderne. J'eus comme une réminiscence d'avoir été jadis, de votre équipage, dans la grande aventure des mers, à la quête des nouveaux mondes. [...]

Vous rappelez-vous comme je fus loquace et comme je me livrai, moi qui suis d'une race mystérieuse et, en quelque sorte, fermée²².

Les Parnassiens eux aussi étaient des poètes d'« une race mystérieuse et, en quelque sorte, fermée » ; mais au contact de la Bretagne, ils ont livré leur âme. Cette région dure et tendre à la fois était à l'image de leur propre cœur. Elle sut émouvoir ces impassibles poètes qui, à l'instar de François Coppée, furent séduits par ce « Pays mouillé, touchant comme un visage en larmes²³ ! »

Yann MORTELETTE

²² Lettre datée de Quimper, 6 avril 1894, publiée par Loïc de la Londe, *ibid.*, p. 135.

²³ François Coppée, « À Brizeux. Strophes dites par l'auteur à l'inauguration de la statue de Brizeux, à Lorient, le 9 septembre 1888 », v. 20, *Les Paroles sincères*, Paris, Alphonse Lemerre, 1891.